

André Fraisse

(1909-1987)

*La route aux souvenirs*

Montbrison

Plaine et monts du Forez

vers 1930

*Cahiers de Village de Forez*

*Forez sauvage et familier, nature paisible, sentiers, ruisseaux, chansons de mon passé, je vous retrouve...*

*Sur les plateaux le vent murmure et me raconte de vieilles histoires. Je revois ces instants écoulés dans des villages perdus, les visages de ces hommes rencontrés au hasard des chemins.*

*Dans cette nature splendide et austère l'accueil fut toujours chaleureux !...*

**Couverture** : Paysage des monts du Forez.

## Présentation

*Ces souvenirs ont été recueillis, parmi bien d'autres, dans les carnets de notre père, André Fraisse. Ils furent écrits entre 1928 et 1933 puis emportés en Indochine où ils faillirent disparaître pendant la guerre.*

*André Fraisse est né en 1909 à Saint-Chamond. Après avoir achevé une licence de lettres-histoire et géographie, il fut reçu au concours de recrutement de rédacteurs des Services civils de l'Indochine. Le départ eut lieu en juillet 1933.*

*Bien plus tard, après le coup de force japonais de mars 1945 en Indochine et la capitulation du Japon en septembre, André Fraisse et sa famille, ainsi que tous les Français de Vientiane, furent évacués du Laos vers la Thaïlande en raison du nouveau danger que représentaient les troupes annamites. Les caisses contenant la plus grande partie de leurs bagages, dont ces carnets, furent abandonnées au Laos pendant plus de deux ans. Grâce à la bienveillance de Laotiens amis, elles furent ensuite remises à monseigneur Bayet, évêque de Thaïlande, né à Apinac en 1900 et que nos parents connaissaient bien. Il se chargea de nous les réexpédier.*

*La famille paternelle d'André Fraisse est originaire de Noirétable, Chalmazel et Montbrison. Ses ancêtres, du côté maternel, étaient originaires d'Apinac, un village du haut Forez.*

*En 1928, ses parents s'installèrent dans l'Yonne mais, chaque année, la famille revenait passer les vacances d'été dans la Loire.*

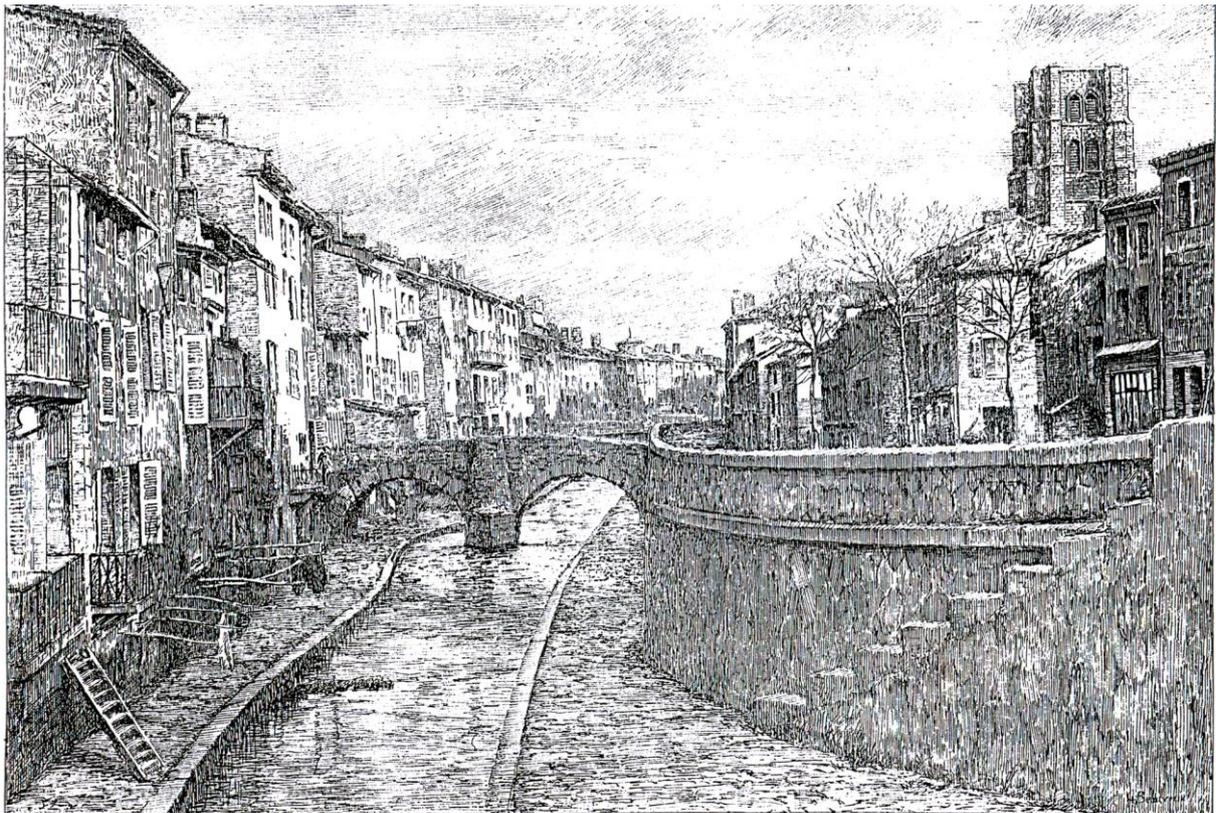
*Après une longue carrière d'administrateur de la France d'Outre-Mer, en Indochine puis en Afrique de 1933 à 1960, André Fraisse fut nommé administrateur civil au ministère de l'Agriculture à Paris. A cette époque il fit paraître dans des revues agricoles et autres plusieurs articles sur le monde rural.*

*Au fil de ses souvenirs, au hasard des routes, à travers ses réflexions personnelles et son regard, nous découvrons un peu l'âme et la vie quotidienne, vers 1930, d'une petite ville et de villages de cette terre forézienne à laquelle il resta toujours très attaché.*

**Françoise Cadiou**

## Sommaire

• <b>Montbrison</b>		
Le pensionnat	page	5
La randonnée de nos vingt ans		7
Les clos, les vignes		8
• <b>Montbrison en 1930</b>		
Faires et marchés		9
• <b>Randonnée à Pierre-sur-Haute</b>		13
• <b>Vie pastorale et randonnées d'hiver dans le haut Forez</b>		
La vie pastorale		17
Randonnées d'hiver		22
• <b> Vieilles histoires, légendes et peurs d'autrefois...</b>		24



**Montbrison, du pont Saint-Louis**

*Dessin de Ch. Beauverie*

# Montbrison

## Le pensionnat

A peu près par tous les temps, trois fois par semaine, les mardis, jeudis et dimanches, la colonne des élèves suivait les routes de la plaine forézienne. Dans la campagne rouillée par l'automne ou couverte de neige, sur des chemins ensoleillés ou battus par les vents et les averses, ces marches salutaires venaient rompre la monotonie de notre existence de petits pensionnaires. En 1920, la rentrée de l'Institution Victor-de-Laprade à Montbrison, ancien séminaire, était fixée au 25 septembre. Quelques hirondelles volaient encore dans le ciel froid et les feuilles des platanes commençaient à tomber sur le grand escalier de pierre que nous gravissions en silence.

L'année scolaire commençait par une retraite et, dès la classe de sixième, nous écoutions des sermons sur le travail, le péché, la mort et l'éternité. Cette formation avait pour but d'éveiller parmi nous quelques vocations religieuses...

Les enfants, d'origines sociales diverses, portaient tous le même uniforme : même blouse noire, sabots de bois et coupe de cheveux réglementaire.

Après une nuit passée dans des dortoirs mal chauffés l'hiver, le réveil avait lieu à cinq heures et demie. Nous faisons une toilette rapide, l'eau de nos cuvettes était parfois glaciale. J'entendais alors au loin la cloche du monastère des Clarisses qui sonnait un peu avant la nôtre. Puis le vieux portier de l'institution, suivi de son gros chien, mettait en branle à son tour la cloche qui rythmait notre vie.

A six heures nous entrons à la chapelle pour la messe du jour. Nous prenons ensuite un petit déjeuner fait de grosse soupe, de pain et de fromage. Puis suivait une heure d'étude. Les prêtres chargés de notre enseignement avaient fait la guerre de 1914-1918 et en avaient gardé des habitudes militaires rigides.

Le lundi était le jour du thème latin et de la version latine. Nous traduisions Virgile et le *De Viris* de Cicéron. Nous apprenions les rudiments de latin, dans la grammaire de l'abbé Ragon.

Le mardi était le jour de l'anglais et de la version grecque, le mercredi celui du thème grec et des mathématiques.

Cette ingurgitation de grammaire et cette densité de traductions s'imposaient avec pesanteur à nos esprits. Suivant la tradition de cette époque, les professeurs s'efforçaient de donner un caractère mécanique à l'assimilation des langues mortes sans essayer de faire revivre en nos jeunes esprits la réalité antique de ces pensées éteintes.

Seul le professeur d'anglais, aimable vieillard, dépassait son cours. Il avait vécu en Angleterre et, de ce séjour, avait ramené une allure désinvolte qui nous plaisait. Il entrecoupait ses leçons de lectures de Conan Doyle. Les aventures de Sherlock Holmes donnaient matière à de longues interprétations pendant les récréations et les promenades.

L'un de nos surveillants de dortoir, élève en classe de première, se destinait à la prêtrise. Il avait été mobilisé lors de la guerre de 1914-1918 et lorsqu'il passait le soir entre nos lits en disant son chapelet, il nous impressionnait fort. Il était pour nous plein de prestige car il avait vécu la grande aventure de nos pères.

Il me revient aussi le souvenir du brave abbé Gaillard surnommé je ne sais pourquoi *la mouche*. Il avait fait la guerre dans les Balkans et avait rédigé son journal. Il nous le lisait parfois aux heures creuses et nous parlait des *crapouillots* crachant leurs engins de mort, des tomates mangées crues dans un jardin oriental et de l'ébahissement des autres soldats lorsqu'il déchiffrait les caractères grecs sur les enseignes des boutiques. Il trouvait toujours auprès de nous un auditoire sensibilisé et bienveillant.

Parfois, lorsque l'hiver enveloppait le Forez de ses neiges et de ses brouillards, nous avions la

permission de préparer des glissoires dans la cour du collège. Nous versions l'eau le soir pour qu'elle se transforme en glace pendant la nuit. Le lendemain cris et rires retentissaient dans la vaste cour.

Certains après-midi nous nous dirigeons à travers les vignes jusqu'aux gorges de Curtieux en suivant le *Chemin rouge*, vieux chemin creusé dans l'argile. Tout à l'entour, les prés étaient encore roussis par l'hiver et les champs silencieux. Dans le lointain nous devinions quelques fumées sortant des combes. Ces gorges étranges, broussailleuses et profondément entamées dans une nappe d'argile, constituaient un nid de vie animale intense.

Nous apercevions non loin de là le pointement basaltique qui domine Champdieu. Je revois encore ce vieux village sur lequel soufflait un vent glacé tandis que, de la petite place, montaient des odeurs de feu de bois et des bruits de maréchalerie.

Nous allions aussi jusqu'à Moingt par d'anciens chemins bordés de murettes de pierres ou de pisé et là, par petits groupes, nous entretenions des jardinets. A cette époque nous marchions encore sur des routes blanches et les quelques carrioles de paysans, ou les rares automobilistes qui nous dépassaient, soulevaient des nuages de poussière. Un vieil oncle, lieutenant du génie pendant la guerre de 1914-1918, m'expliquait qu'il avait vu un jour avec surprise, et pour la première fois, déposer du bitume sur une route. Cette technique nous fut apportée par les soldats américains.

Sur le chemin du retour il m'arrivait de ramasser quelques violettes pour les faire sécher et les envoyer à ma mère. Mon père était alors greffier de paix à Saint-Georges-en-Couzan. Nous ne retrouvons nos familles que quelques jours seulement pour Noël et pour Pâques. Nous passions tout le jour de Noël au pensionnat suivant une tradition immuable : à la veillée nous prenions part à une manifestation artistique en cinq actes s'inspirant des mystères chrétiens à la manière du Moyen-Age. Scène de l'Annonciation, de l'annonce aux bergers, de l'annonce aux mages et la crèche.

Nous assistions ensuite à la messe de minuit dans la chapelle du collège. Accompagnés par l'harmonium nous chantions les vieux noëls *Adeste fidele*, *Minuit chrétiens*, *Il est né le divin enfant*. La soirée se prolongeait un peu, le temps du réveillon.

Le 25 décembre nous assistions à la messe de l'aurore, puis vers onze heures à la messe du jour à la collégiale Notre-Dame. Le repas de Noël avait lieu au collège ou nous restions jusqu'au soir pour assister aux vêpres.

Enfin, au terme de ce long premier trimestre, chaque enfant retrouvait avec joie sa famille pour de brèves vacances.

De ces austères années de pensionnat, je conserve le souvenir inoubliable de nos randonnées d'enfants et surtout cette vision de la plaine forézienne encerclée de ses montagnes bleues. Elles nous apparaissaient alors comme un paysage de légende avec ses étangs, ses buttes basaltiques, ses villages aux toits roses et ces châteaux en ruine chargés d'histoire.



**VUE GÉNÉRALE DE MONTBRISON**

## La randonnée de nos vingt ans

Dix ans passèrent, mon ami Villatte, mon frère Léon et moi, tous trois étudiants parisiens, passions nos vacances à Apinac, village natal de notre grand-mère.

Le 22 août 1929 au matin nous suivîmes un vieux sentier du haut Forez qui mène à Estivareilles en passant par les Revourines au-dessus de Serres. Ces grands bois de Serres furent le point de départ de notre aventure d'une huitaine de jours à travers la plaine et les monts du Forez, longue randonnée de 250 km depuis Apinac dont 133 km à pied et le reste en train.

Près des Revourines nous revîmes cette petite source qui coule dans une grotte, sur des graviers, cachée par des aireliers et des fougères. Puis nous suivîmes la "Vianove", vieux chemin qui conserve par endroits des dalles de l'époque romaine. Nous descendions d'un pas léger par des coursières à travers les bois de pins.

A Merle, quelques curieux sortirent sur le seuil de leurs maisons pour nous regarder passer.

A Saint-Bonnet-le-Château nous fîmes retentir nos souliers et nos cannes sur les pavés des rues étroites, provoquant toujours le même étonnement. De l'un de nos sacs tyroliens sortait la queue d'une poêle, et une paire de souliers de rechange était suspendue aux brides de mon sac à dos qui était un sac de l'armée allemande, en partie recouvert de peau de chèvre, et que mon père avait trouvé dans une tranchée de la Somme.

Après une brève visite de la collégiale de Saint-Bonnet nous reprîmes la route poussiéreuse.

L'angélus tintait dans le village de Luriecq tout proche et nous fîmes halte pour casser la croûte au bord d'un ruisseau.

En traversant Marols, Saint-Jean-Soleymieux, Soleymieux, nous éprouvions le bonheur simple et profond d'avoir aux pieds de gros souliers à clous, une canne à la main et sur le dos notre sac et matériel de campement. Comme nous arrivions à Margerie-Chantagret, deux petits gardiens de cochons s'enfuirent à notre approche. La plaine forézienne nous apparut alors parsemée de loin en loin par des puys solitaires : Marcilly, Saint-Romain, mont d'Uzore, Montverdun.

Après cette première journée de marche de quarante kilomètres nous venions d'arriver sur les hauteurs de Moingt. Nous fîmes halte près d'une loge de vigneron non loin du château de la Garde. Dans le crépuscule, nous apercevions derrière les fenêtres du château les lueurs furtives d'une lampe promenée de pièce en pièce. Un train filait au loin traversant la plaine comme une chenille lumineuse.

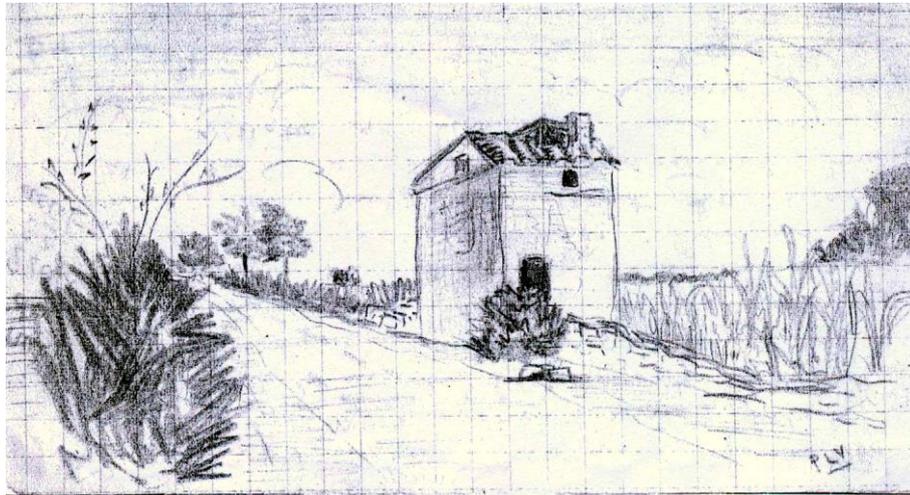
Réconfortés par un thé bien chaud, une portion de pain, de fromage et du chocolat nous grimâmes à l'étage de notre abri, éparpillant sur le plancher vermoulu un peu de paille et improvisant des oreillers et des couvertures avec nos toiles de tente.

Nous devinions une chouette au sommet d'un arbre proche. Son cri emplissait parfois la campagne obscure et peu à peu la nuit nous enveloppa de son mystère. Enroulés dans nos pèlerines et bercés par le chant incessant des grillons, nous étions heureux.

Nous éprouvions une sensation grisante de liberté et nous évoquions légendes et poésies d'autrefois. Ces longues randonnées et ces soirs bleus demeurent parmi nos plus grands souvenirs.

Pendant la nuit le vent se leva, secouant les branches et s'engouffrant dans notre abri. Le lendemain vers six heures, à la *pique du jour* nous étions debout et allumions un petit feu entre trois pierres pour faire chauffer notre thé tout en faisant une toilette rapide au bord d'un ruisseau.

Nous venions de passer la nuit sur ce que l'on nomme par ici les *côtes du Forez*.



### Les clos, les vignes

Les premiers contreforts des monts du forez sont le domaine des vignes et des clos, pays de fruits où les maisons, en pisé le plus souvent, sont crépies de teintes claires et couvertes de tuiles roses. Les vignes nombreuses forment une riante ceinture autour de la petite ville. Elles ont façonné l'âme de notre pays car tout vrai Montbrisonnais est un peu vigneron. Même la bourgeoisie d'origine paysanne en grande partie a conservé le goût de la vie rurale et une partie de son activité continue d'être orientée vers la terre. Cette tradition se perdra-t-elle ? Avant la guerre de 1914-1918, le comble de la félicité pour un Montbrisonnais était d'avoir *Pignon en Tupinerie, cave au calvaire et vigne aux Puelles*. C'est en grande partie grâce à ses vignes que Montbrison est restée une ville rurale d'esprit, au caractère un peu méditerranéen, à la fois gai et pacifique.

Ces vignes sont généralement closes de murs de pisé. On dit *aller à la vigne* mais surtout *aller au clos*. Les clos sont un élément très important de la vie forézienne : aux beaux jours, la promenade classique de la famille c'est le clos. On marche sous le soleil dur dans les petits chemins rocailleux bordés de ces murettes de pierre qui donnent un aspect caractéristique au Forez. Puis on pousse avec bonheur la porte de la petite loge. C'est une petite bâtisse en pierre ou en pisé, parfois crépie d'ocre, et couverte de tuiles. Elle évoque le cabanon provençal. On y retire les outils servant à cultiver la vigne. Certaines loges comportaient même une écurie pour le cheval.

Chaque loge possède une petite salle fraîche avec une table de bois et de vieilles chaises dépareillées. Il y reste des odeurs de cuvage et dans quelque coin les bouteilles de vin de la dernière récolte. Les après-midi d'été s'y écoulaient, paisibles, et l'on attendait la tombée du jour pour retourner en ville. On y montait en toute saison car les clos sont aussi des vergers et la cueillette des fruits, la taille des arbres, occupaient tout le temps qui n'était pas réservé à la vigne. Au moment des vendanges, toute l'attention de la petite cité semblait portée là-haut. C'était alors des déplacements continuels pour surveiller les vignerons qui prenaient l'inévitable *cuite* au vin nouveau. Les loges devenaient bruyantes comme des ruches. Sur les routes, sur les boulevards, les chars transportaient le raisin à l'allure lente des vaches. Enfin, vers le soir, chacun se sentait gagné par une douce lassitude et quelques guêpes tournaient autour des verres où pétillait le vin doux au goût de fleur.

Ce 23 août à neuf heures du matin, nous arrivions à Montbrison où, cousins et amis nous attendaient pour une halte de quelques heures.

# Montbrison en 1930

## Foires et marchés

En 1930, Montbrison baignait encore dans une atmosphère de quiétude, reposante ou ennuyeuse suivant le tempérament de celui qui la juge.

En flânant au hasard de ses rues pavées et piquées d'herbe on devinait pourtant des battements de vie derrière des façades tranquilles. Cette ville charmante aurait pu devenir le cadre idéal d'un roman provincial.

Ancienne capitale des comtes de Forez, elle eut pourtant ses heures vibrantes, glorieuses ou tragiques ; séjour de François 1<sup>er</sup> ou ravages du baron des Adrets.

Restée à l'écart des grandes lignes commerciales et des grands courants industriels, elle a mené longtemps la vie paisible d'une économie de petit commerce et d'activité paysanne. La province change lentement et il faut des siècles pour modifier son visage. Sa collégiale, ses anciens couvents, ses quais, ses boulevards, ses ruelles, ses boutiques étaient encore imprégnés de sérénité, mais pour combien de temps encore...

Entre la collégiale Notre-Dame-d'Espérance et les anciennes maisons des chanoines se trouve une petite place plantée de tilleuls. A la tombée du jour, ou de bon matin, leur parfum embaume et le promeneur pouvait entendre parfois le chant de l'orgue tamisé par les murailles tandis que martinets et pigeons multipliaient leurs rondes au-dessus du clocher.

Les promenades dominicales s'effectuaient toujours à la même allure, tranquille le long des boulevards, à l'ombre des platanes. Les promeneurs s'arrêtaient volontiers, bavardant avec quelques amis installés sur un banc ou des chaises devant le pas de leur porte. Des sociétés sportives ou musicales organisaient concours, banquets ou concert en plein air. Le jardin d'Allard était le lieu de rendez-vous des familles et des rentiers.

Située au pied des monts d'Auvergne, en bordure de la plaine du Forez, Montbrison est, depuis ses origines, une ville de marché. La nature et la vie paysanne si proche l'ont marquée de leur empreinte. Vers elle convergent les routes des quatre points cardinaux et, chaque samedi, foires et marchés donnent à cette ville si calme une animation et une fièvre inhabituelles.

On pouvait voir alors des paysans en blouse bleue et feutre noir descendre par les routes ou sentiers rocailleux du haut Forez. Ceux de Saint-Anthème, que l'on reconnaissait à leur patois, arrivaient par la vieille route d'Auvergne traversant Verrières et Ecotay. Sur les routes on pouvait voir descendre, par tous les temps, des voitures à cheval, des colporteurs ou des caravanes de marchands auvergnats avec leurs mules toutes bruyantes de sonnailles.

Beaucoup venaient à pied et, à cause de la longueur du trajet, arrivaient souvent la veille, trouvant facilement asile avec leurs bêtes dans les auberges montbrisonnaises. Ils étaient ainsi prêts, de bon matin, à traiter leurs affaires. Les vieux hôtels connaissaient ces jours-là une affluence animée et pittoresque, particulièrement pour la foire de Noël, appelée *Foire du grand sand* (patois).

Arrivés la veille, les gens se rendaient à la messe de minuit et réveillaient dans les auberges qui étaient pleines d'une joyeuse animation.

La tenue habituelle du paysan était la veste noire, le pantalon de velours jaune, le vieux feutre terni, et les sabots ou gros souliers. Pour la messe et les fêtes ils portaient, ainsi que les marchands de bestiaux, la blouse bleue ou noire. Les femmes portaient une jupe droite, un corsage noir, pincé à la taille, et sur les épaules un grand châle noir ou de couleur. Sur leurs cheveux elles attachaient des bonnets tuyautés ou des coiffes de dentelle bordées de gros rubans de velours ou de soie.

Après Noël, pour la Saint-Jean d'hiver, avait lieu la *loue* qui était la foire des domestiques. Elle était colorée et chaleureuse. Ce jour-là valets et servantes changeaient de maître.

Il y avait aussi la foire de carême et celle de la Saint-Luc, ou foire du duvet au mois d'octobre. Les samedis matin chaque paysan attachait son cheval à l'un de ces anneaux scellés dans les murs, et que l'on peut encore voir, sur les places, sur les boulevards, le long des quais du Vizézy, ou encore aux grilles de l'église Notre-Dame.



**Dessin d'Henri Baudier illustrant un article de Jules Troccon dans la *Région illustrée***

Chacun partait ensuite faire ses achats. Bientôt l'homme revenait avec un cabri dans ses bras et l'installait sur la voiture. La femme arrivait à son tour munie d'un impressionnant panier ovale qui contenait des vivres pour toute la semaine. L'homme repartait à nouveau à la recherche d'un outil. Enfin, vers midi, le couple s'installait sur les énormes paniers et mangeait, sans mot dire, de la viande froide et du fromage. Dans l'après-midi, il ne restait plus que les étalages que les forains défaisaient et dont les toiles claquaient au vent. Certaines carrioles repartaient parfois à la nuit sur des chemins pierreux et, les soirs d'hiver où la nuit arrive tôt, on pouvait apercevoir de nombreuses petites lumières mouvantes grimant le long des côtes.

Mais déjà grâce à l'amélioration des moyens de transport, ces coutumes se sont modifiées et certains marchands arrivés tôt repartent vers midi avec leurs voitures. Combien de temps verra-t-on ces carrioles si pittoresques où le mari et la femme assis côte à côte sur la banquette reprenaient, les soirs de marché, la route raide et rocailleuse qui les ramenait à leur village. Derrière eux s'entassaient les grands paniers ovales, des poulets attachés par les pattes et piaillant, parfois un agneau ou un porcelet. Les moins riches attelaient un mulet ou un âne. Lorsqu'il pleuvait un gigantesque parapluie coloré s'ouvrait. La femme le tenait pendant que l'homme gardait les rênes.

Les grandes foires étaient également marquées par l'arrivée des forains qui donnaient beaucoup de pittoresque à ces rassemblements. Certains étaient des bohémiens de pure race. Ils portaient cependant le feutre noir des paysans de chez nous, une veste de toile sombre et le pantalon de velours, mais leur profil aigu et leur yeux noirs avaient quelque chose de dur et de nostalgique.

Si le temps des transports en voiture à cheval subsistait encore en 1930, celui des diligences avait complètement disparu. Il m'est arrivé un jour, dans un petit hameau, de trouver une vieille diligence abandonnée près d'une ferme. Elle était petite et devait sans doute assurer seulement le trafic entre la ville et les villages de montagne. Des cuivres nombreux la décoraient. A l'intérieur, les boiseries étaient sculptées et

la poignée de la portière représentait une tête de cheval. Quelques peintures défraîchies ornaient l'extérieur. On pouvait imaginer ces diligences au début du siècle, circulant par tous les temps sur des routes de montagnes bien plus boisées qu'aujourd'hui. Ces routes n'étaient pas sûres alors et mon grand-père se souvenait avoir été suivi par des loups sur la route d'Ambert. Certains carrefours avaient même une sinistre réputation et l'on se hâtait d'y passer. Les brigands laissèrent un triste souvenir sur la route de Saint-Anthème au *col de la croix de l'homme mort*. Que l'on songe au frisson des voyageurs d'autrefois voyant surgir d'un fourré un chapeau verdi et un tromblon menaçant !

On racontait aussi aux veillées, dans les villages, qu'autrefois certains marchands, se rendant de Forez en Auvergne par les cols, furent surpris en plein hiver par la *sibère*, nom donné ici à la tempête de neige. Ils se perdirent et furent retrouvés morts de froid longtemps après.

Sur la montagne, l'atmosphère est âpre et rude et si l'hiver une tourmente vous prend sur les champs de neige, vous connaîtrez toute la violence de ces hautes terres.

Une autre image forestière me revient : celle des transporteurs de bois. Sur les longues voitures attelées venues des forêts s'entassaient des fûts de pins et de sapins. Les gars qui les conduisaient étaient renommés dans les montagnes. On les appelait les *bigans* et l'on disait *juré comme un bigan*, cela voulait tout dire ! Il m'est arrivé d'en rencontrer sur une route du haut Forez un jour de septembre. Ils passaient dans le petit matin, sous une pluie fine, vêtus de leur veste de cuir, pantalon de velours marron rapiécé aux genoux, gros souliers casquette et mouchoir noué autour du cou.

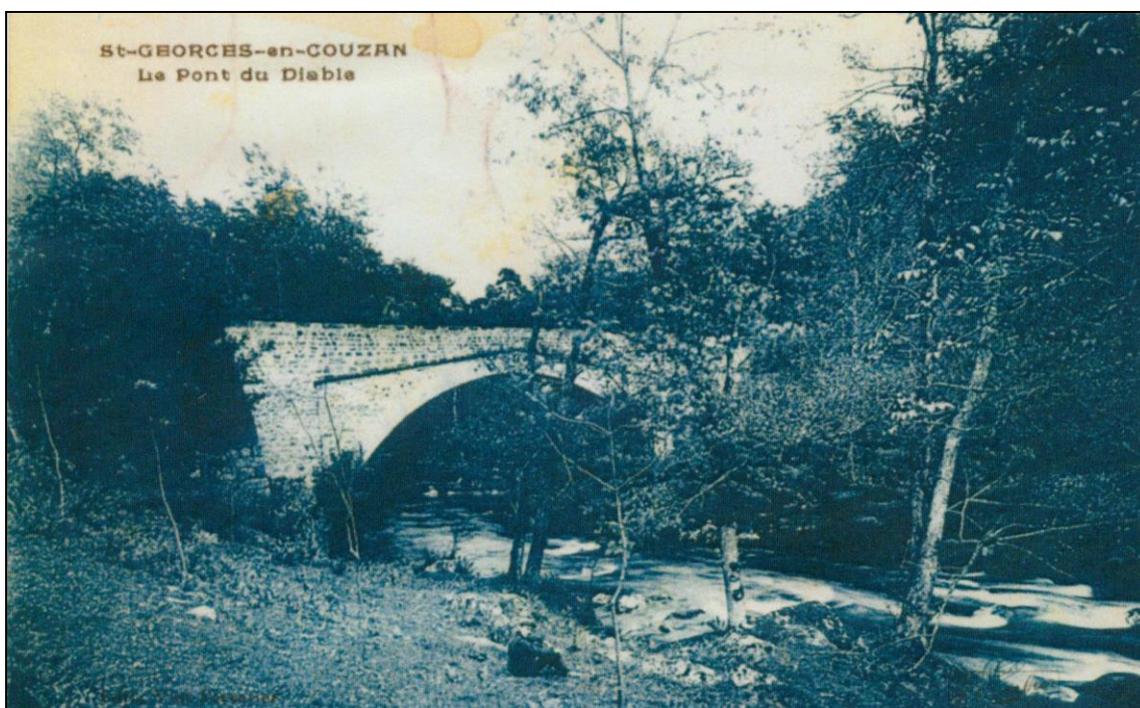
Mais peu à peu le développement des moyens de transport a modifié de façon définitive la vie des hommes et certaines visions sont déjà celles du passé. Pourtant, en 1930, beaucoup de hameaux ou fermes isolées de nos montagnes n'étaient encore accessibles que par des chemins rocailleux, tout juste praticables.

Dans ces lieux perdus, comme partout où les routes sont plus dures à tracer, se conservaient encore d'antiques traditions agricoles et humaines.

\*

\* \*





## Randonnée à Pierre-sur-Haute

Après notre brève halte montbrisonnaise, nous remontâmes à toute allure l'avenue de la Gare pour ne pas manquer le train de midi à destination de Boën où nous devions déjeuner.

Vers deux heures nous prenions la direction de la montagne. Comme nous cherchions la route de Couzan, une paysanne nous indiqua un petit sentier : *Prenez le chemin du beurre ! Il mène aux Junchuns et, de là, vous verrez le château de Couzan.* Par ce sentier, en effet, les montagnards apportaient leur beurre au marché local. Nous la remerciâmes et alors elle ne put s'empêcher de nous faire un brin de causette en nous racontant ses affaires de famille.

D'un pas montagnard nous gravâmes alors la haute colline des Junchuns. La chaleur était cuisante et la sueur ruisselait, le long de notre dos. Enfin nous franchîmes le Lignon sur des pierres et atteignîmes Sail-sous-Couzan. A la source d'eau minérale, nous bûmes l'eau pétillante qui coule dans une grotte de rocaille et nous en remplîmes nos gourdes. Un peu plus haut, sur la petite route de Saint-Just, près du magasin de la modiste, se trouve notre ancienne maison et au carrefour de Petite-combe, le vieux sentier le long duquel nous rêvions autrefois aux fées de la montagne... Il conduit au pays des légendes, à l'ancienne forteresse des seigneurs de Couzan qui se dresse au loin sur une roche escarpée.

Ce vieux château commandait jadis les vallées du Lignon et du Chagnon. Un peu plus bas dans la vallée nous revîmes la mystérieuse "grotte des fées".

Près des ruines nous nous étendions sur le sol et, rêvant aux guerriers de jadis, nous regardions courir les nuages au-dessus des remparts. Des liens mystérieux nous attachaient à ce sol et, dans la solitude des pierres et des ronces, tout près du vieux puits, nous songions à ces générations disparues, archers, prieurs, serfs, châtelaines... Avec quelle angoisse avaient-ils dû parfois gravir les escarpements et scruter l'horizon immense.

Non loin de là, dans une vieille chapelle, se trouvent de mystérieuses inscriptions gravées dans la pierre.

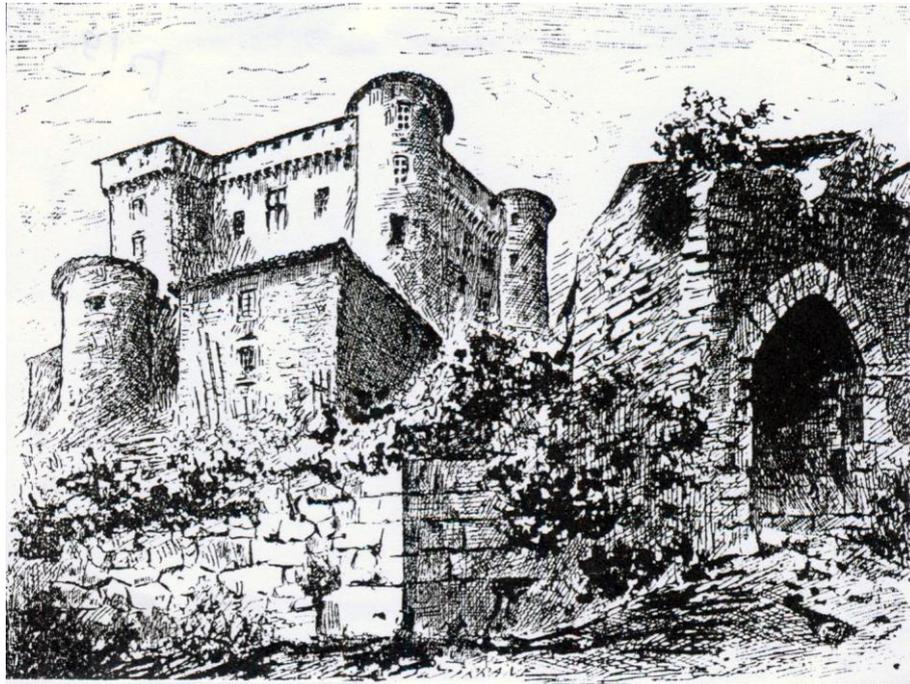
Nous poursuivîmes notre route en direction de Saint-Georges-en-Couzan par un vieux sentier de crête le long d'âpres ravins, déserts et sauvages, où coule le Lignon. Cet antique chemin reliait, au Moyen-Age, le prieuré de Saint-Georges, aujourd'hui détruit, au château de Couzan. Un soir mauve emplissait les combes et la chaleur de cette journée d'août diminuait peu à peu.

Après trois heures de marche à travers champs et bois, dans un paysage austère, nous atteignîmes Saint-Georges-en-Couzan à la nuit tombante, passant devant les yeux étonnés des habitués du café local. Heureusement l'accueil enthousiaste de vieux amis de nos parents, la famille Puy, nous valut un repas chaud et une nuit dans de vrais lits. Le lendemain nous rendions visite au curé de ce village où naquit mon frère en 1912, et où vécurent nos parents jusqu'à vers 1921 dans une petite maison non loin de la mairie.

Dans la lumière des vacances nous retrouvions nos souvenirs d'enfance : le petit abreuvoir en pierre où nous venions puiser de l'eau, le vieux banc, la croix de pierre sur le rebord de laquelle nous jouions aux épingles, les ruelles et le petit chemin qui descend au Lignon jusqu'au "pont du diable".

Enfin, tandis que la vieille horloge de l'église sonnait dix heures, nous reprenions gaillardement la route. Deux heures plus tard le château de Chalmazel nous apparut, majestueux, à un tournant. Il faisait une chaleur accablante et nos sacs étaient lourds, aussi nous fîmes halte dans une prairie au bord du Lignon. Après avoir fait un brin de toilette et lavé notre linge, nous sortîmes notre déjeuner. Non loin de là un groupe de jeunes paysannes nous observait avec étonnement.

En début d'après-midi, ayant décidé de visiter le château, nous ne passions pas inaperçus ! Les gens se retournaient, s'interrogeaient... un groupe de jeunes femmes, assises devant leur porte nous accueillit avec un éclat de rire en voyant notre équipement.



**Le château de Chalmazel**



**Pierre-sur-Haute**

Au château on ne nous laissa visiter que la chapelle car une religieuse, qui devait nous prendre pour

des scouts, nous dit que les autres pièces étaient modernes et sans intérêt.

Enfin, du haut de la terrasse nous fîmes nos adieux aux jeunes filles assises au bord du Lignon. Elles nous répondirent par des gestes amicaux. Alors, par une route montagnarde, pleine de vent, nous prîmes la direction de Pierre-sur-Haute avec l'espoir de dormir dans une jasserie, maison d'été des bergers en estive. Le froid devint plus vif.

Nous aperçûmes quelques hameaux aux maisons basses en pierre grise. Vers six heures du soir nous atteignîmes le Supt puis les Pinasses où nous fîmes halte pour nous désaltérer avant d'entreprendre la grande montée vers Pierre-sur-Haute. Le cabaretier nous indiqua le chemin le plus court pour parvenir aux granges-jasseries. Ce fut alors, pendant plusieurs kilomètres, une rude montée à travers les pins puis les landes d'airelles et de bruyères. Nous marchions lentement, les pistes s'entrecroisaient et bientôt nous nous perdîmes. Nous errions dans les broussailles et les rochers, nous pataugions dans les mousses en enfonçant parfois dans des trous jusqu'aux cuisses.

Alors la nuit tomba sans que nous puissions nous orienter et l'angoisse nous saisit. Nous savions que, à travers ces immenses pâturages, il existe par endroits des tourbières marécageuses appelées ici des "narses". Ce sont de véritables fondrières, parfois très profondes, que les montagnards connaissent bien et dont les troupeaux s'écartent d'instinct. Nous montions toujours. La végétation devint peu à peu plus rabougrie, le sommet était proche. Nous nous trouvions à plus de deux heures de marche de Chalmazel et nous venions d'atteindre un vaste pâturage.

Tout à coup dans la nuit un chien aboya et nous reprîmes espoir. Nous hurlions des "Ohé !" retentissants. On nous répondit et une lumière brilla à quelque distance. En nous approchant nous trouvâmes un berger assis devant la porte de sa jasserie mangeant sur le pouce, couteau à la main, un morceau de fourme. Il nous fit entrer. Dans la cheminée cuisait un noir chaudron plein de soupe. Il nous offrit alors de passer la nuit dans sa grange et nous acceptâmes avec bonheur en lui faisant partager notre thé.

Vers dix heures du soir, en grim pant par une échelle, nous atteignîmes la fenière. Malgré l'altitude, 1 400 mètres, il régnait une douce chaleur fournie surtout par le troupeau de dix-sept vaches, les chèvres et les brebis. Une chouette hulula sous le toit bas et, au milieu de la nuit, notre hôte se mit soudain à rêver en patois. Excitant son chien, appelant ses vaches, il poussait le traditionnel "Pica la !... Pica la !..." accompagné d'éclats de rire.

Le lendemain, vingt-cinq août à six heures, notre hôte nous offrit le lait chaud qu'il venait de traire. Nous fîmes une toilette rapide près d'un ruisseau puis, après avoir bouclé nos sacs et manteaux, par une matinée froide et ensoleillée, nous prîmes le chemin du refuge. Bientôt un brouillard dense nous enveloppa. D'innombrables sources jaillissaient parmi les bruyères et nous avançons au hasard parmi les pensées sauvages, les airelles et les gentianes. Le vent soufflait du nord-est avec violence, entraînant à toute allure d'épaisses nappes de brouillard. Mon frère disparut mais soudain, dans une éclaircie, nous l'aperçûmes devant le refuge au sommet du mont. Une croix se dressait tout près. Il était huit heures et quart et le soleil essayait de percer la brume. Nous étions à 1 640 mètres d'altitude. Ce refuge est un ancien observatoire construit au début du dix-neuvième siècle. Dans les trois pièces en ciment, l'eau suintait le long des murs. Le plancher était plein d'humidité et le vent froid s'engouffrait par les ouvertures qui n'avaient plus à cette époque, ni porte, ni volets. Quelle abominable nuit nous aurions passé là si nous n'avions eu cette chance de découvrir la jasserie d'hier au soir. D'autres touristes venus de Sauvain nous rejoignirent.

Nous pensions déjeuner là mais il faisait vraiment trop froid. Alors nous repartîmes vers le nord, en file indienne, en direction des bois de l'Hermitage. Nous suivions la piste qui mène à la croix du Béal et à la Chamba à travers de vastes plateaux de bruyères mélancoliques. Après deux heures de marche, nous atteignîmes le buron de Pillière où nous dégustâmes avec appétit les conserves achetées à Chalmazel.

Les grandes landes étaient parsemées de bêtes en pâturage. Un berger, sourd ou simple d'esprit - peut-être ne comprenait-il que le patois... -, vint nous rendre visite. Puis vers trois heures nous poursuivîmes notre route. A notre gauche s'étendait la vaste plaine bleutée du Livradois. De ce côté le temps était devenu très clair, mais sur notre droite la brume envahissait tout le paysage. L'eau était partout, jaillissant au flanc de

la montagne ou ruisselant à travers les prairies. Un brouillard dense était chassé de crête en crête par un vent violent et un oiseau, perdu dans cette brume, volait près de nous.

Par des pâturages humides, des landes de bruyères et par les bois nous poursuivions notre marche silencieuse à travers ces étendues désertes.

Peu à peu nous atteignîmes une vaste forêt, nous errions de sentiers en sentiers à travers des bois mystérieux et sombres. Les pins étaient énormes.

Nous ne savions plus où nous étions. Enfin, nous finîmes par tomber sur une brave femme, toute vêtue de noir, en train de ramasser des airelles et nous lui demandâmes la direction à suivre. Nous étions à Puy-Gros et heureusement nous ne nous étions pas trop écartés. Mais elle nous mit en garde et nous avertit qu'il est difficile de se guider dans ces grands bois. Elle-même s'y était perdue et à deux reprises avait dû passer la nuit au pied d'un pin en attendant le jour pour se reconnaître.

Courageusement elle nous accompagna au lieu-dit "les deux boules". Elle trotta, trotta à côté de nous. Puis nous la quittâmes en la remerciant et, sur ses conseils, nous nous engageâmes dans un sentier qui ceinture le puy de la Pirouse.

Au fur et à mesure que nous descendions la végétation changeait et nous découvrîmes des touffes de framboisiers aux fruits énormes. Brusquement, en dévalant la pente raide et boisée d'un vallon nous eûmes la surprise de découvrir une chapelle en construction. Le propriétaire nous accueillit avec bienveillance et nous confia qu'il faisait élever une chapelle dans ces solitudes à l'intention des bergers des alentours. Ciboire, chandeliers, calice et linge d'église étaient déjà rangés dans un placard vitré. Sur la table se trouvait un reste d'omelette et un litre de vin entamé. Les maçons arrivèrent, on causa, on bringua, on but... Tous étaient auvergnats, sauf un, originaire de Saint Georges-en-Couzan, qui se souvenait très bien de notre père, greffier de paix.

Puis l'un d'eux nous conduisit en direction du village de la Chamba. Après une rude descente à travers la forêt, nous finîmes par arriver à la nuit tombante près d'une auberge. Nous avons parcouru vingt kilomètres depuis Pierre-sur-Haute. L'aubergiste nous servit une excellente omelette, du maquereau au vin blanc, du fromage et du chocolat. En plein repas, un verre de lampe explosa et le sifflement de l'acétylène se fit inquiétant. Le lendemain, après une bonne nuit passée dans le foin, nous étions debout à six heures. Le temps était clair et la journée s'annonçait chaude. Après avoir ficelé nos sacs et fait nos adieux à l'hôtesse, nous reprîmes la route poussiéreuse en direction de Noirétable, traversant la magnifique forêt de l'Hermitage. Nous atteignîmes Vérine, hameau d'où étaient originaires nos ancêtres Roiret. Le monastère de l'Hermitage, tout proche, était jadis le couvent des Pères de l'ancienne mission royale. Notre lointain cousin, Jean-Baptiste Roiret, fut supérieur et économiste du monastère jusqu'à sa mort en 1786. Quant à notre parent, Mathieu Roiret, jeune prêtre de 24 ans, il fut arrêté près de chez lui et conduit à Lyon où il mourut martyr sur l'échafaud en 1794.

En fin de matinée, nous arrivions à Noirétable au café restaurant de nos cousins Duboisset. L'accueil fut très chaleureux mais le repas, trop copieux et bien arrosé, nous laissa dans une sensation de pesante torpeur.

Vers cinq heures nous fîmes le tour du village pour nous dégourdir les jambes et baigner nos pieds endoloris dans un ruisseau. Le soir, la cousine Duboisset insista pour que nous dormions dans les lits confortables qu'elle venait de nous préparer.

Le lendemain, vingt-sept août, après les adieux et une photo de famille, nous reprîmes la route en direction de Saint-Just-en-Chevalet. Après avoir traversé les Salles et Champoly nous avons sorti notre casse-croûte puis repris la direction de Saint-Marcel-d'Urfé à travers une belle forêt proche du château des Cornes d'Urfé. Nous longeâmes les étangs par une coursière et à deux heures et demie nous étions à la gare de Juré. Nous venions de parcourir dix-huit kilomètres depuis Noirétable. Bientôt un petit tortillard apparut, l'unique wagon était encadré par la locomotive et le wagon de marchandises. Nous grimpâmes avec tous nos bagages, il y faisait une chaleur épouvantable. Pendant le trajet nous examinâmes notre carte des monts du Forez sous le regard intrigué de nos compagnons de route : un gros monsieur élégamment vêtu qui nous

examinait du coin de l'œil, un vieux prêtre, une jeune fille et une famille dont les enfants piaillaient en grim pant sur les genoux de leurs parents.

A Saint-Germain-Laval, il nous fallut changer de train. Notre arrivée à Boën à huit heures du soir attira les regards. Nous étions tous les trois hirsutes, barbus, poussiéreux. Nous nous traînions dans les rues à la recherche d'un hôtel problématique... Tous nous paraissions trop luxueux et nous n'avions presque plus d'argent.

Comme la nuit tombait nous nous dirigeâmes vers la gare mais hélas le dernier train était déjà loin. Alors courageusement nous avons repris notre marche en direction de Montbrison. Les lumières des villages s'allumaient une à une dans le crépuscule et la nuit devint de plus en plus noire. A Marcilly, les hôtels étaient fermés et les fermes endormies. Des éclairs brillaient dans le lointain, un orage était à craindre. Mais épuisés, les pieds meurtris, nous décidâmes de passer la nuit à la belle étoile dans un champ de foin. La tête posée sur nos sacs nous étions enroulés dans nos pèlerines. La nuit fut fraîche et vers trois heures quelques gouttes de pluie et le cri d'une chouette nous réveillèrent. La silhouette sombre du vieux château en ruine se détachait sur le ciel. Vers six heures le chant des coqs et l'aube rouge sur les monts du Lyonnais achevèrent de nous réveiller.

Ce 28 août fut notre dernière journée de randonnée. Après avoir pris notre petit déjeuner dans un café de Marcilly, nous nous dirigeâmes vers la gare.

Où était notre fière allure du départ, notre entrain, notre démarche légère ! Nous avançons tête penchée, dos courbé, traînant nos cannes et raclant de nos souliers les cailloux de la route !

Enfin, à Montbrison nous prenions le train pour un voyage tranquille de soixante kilomètres. Vers quatorze heures nous étions à Estivareilles, achevant à travers bois par des coursières les cinq kilomètres qui nous séparaient du village d'Apinac où nous attendait notre famille.

## Vie pastorale et randonnées d'hiver dans le haut Forez

### La vie pastorale

*Ami, si tu t'en viens vers ces pays qui sont les miens tu sentiras le grand vent fou portant les rêves de chez nous, notre âme ardente. Il est violent, amer et fort, il est sauvage et nul ne dort pendant qu'il chante.*

Les hautes chaumes sont le domaine du vent, de la bruyère, des pâturages, de la grande forêt de conifères et de hêtres. De 900 à 1 300 m d'altitude l'existence est uniquement pastorale avec des déplacements saisonniers.

Les jasseries, habitées de mai à octobre, sont basses et couvertes de tuiles ou de chaume. Les hivers y sont longs, la vie sommaire et les mœurs simples. Les paysages sont magnifiques et les impressions mélancoliques et primitives.

La zone intermédiaire, de 800 à 900 mètres d'altitude, est une région de bois de pins et de prairies. L'élevage y occupe une grande place mais on trouve aussi quelques cultures : seigle, pomme de terre. Dans les hameaux, les maisons basses aux ouvertures étroites, se serrent autour de l'église trapue. L'impression est austère.

Christine Archimbaud venue des hautes terres du Supt, près de Chalmazel, était l'une de nos ancêtres et, par elle, de lointaines attaches familiales nous lient à ces terres froides, à ces forêts de sapins, à ces activités pastorales : nos ancêtres avaient jadis gardé les vaches, ici dans les bruyères, débité les arbres près du Lignon naissant, marché dans les tourmentes de l'hiver et dormi dans le foin des jasseries.

Sur ces hautes terres, l'isolement rural est fréquent. On trouve quelques fermes perdues à la lisière des bois. Là les idées et le langage modernes n'ont point de prise. Une paysanne, Marie Olivier, rencontrée

près d'une jasserie, nous disait : *On parle français à l'école mais dès qu'on revient chez nous on parle patois. D'ailleurs les bêtes ne comprennent que le patois.* Marie Olivier nous racontait aussi qu'en gardant son troupeau elle fabriquait, avec des perles blanches, des chapelets qu'elle vendait en Auvergne. Cette occupation était traditionnelle dans les jasseries depuis des générations.

J'aimais imaginer la vie de ces montagnards, habitués aux climats rudes, bergers dans les hautes pâtures, bûcherons dans les forêts de hêtres ou de sapins ou bien cultivant le seigle, chassant sur les landes de bruyères ou pêchant dans les torrents. Certains allaient, de nuit, braconner avec une lampe les écrevisses et les truites dans les torrents perdus de la montagne. Dans ces contrées sauvages les traditions familiales comme celles du *bas de laine* se conservaient tenaces et le fusil de chasse était là pour le défendre.

En avril, lorsque le printemps arrive sur ces hauts plateaux et que les mélèzes pointent leurs jeunes feuilles, la *neige du coucou* tombe parfois mais ne dure pas. C'est alors que commence la grande transhumance d'été. Pendant des siècles hommes et femmes ont suivi avec leurs bêtes ces chemins de la montagne, retrouvant chaque printemps, parmi les dernières flaques de neige, l'herbe nouvelle et la perspective de passer plusieurs mois sur ces hauteurs, entre mille et mille six cents mètres d'altitude, dans le vent, le soleil et les orages.

Au printemps 1933 il m'est arrivé de rejoindre ces sentiers d'estive en suivant la vieille route d'Auvergne qui monte par Ecotay, Quérézieux, Conol. Dans le bruit du vent et le chant des merles, j'atteignis les hautes chaumes vers mille trois cents mètres d'altitude. Cette véritable steppe était encore roussie par l'hiver. Seuls quelques petits ravins herbeux, les *crases* en patois du pays, tournés vers le Midi, étaient verts et semés de jonquilles.

Je fis halte dans un bosquet de genévriers et de bouleaux nains d'un mètre de haut. Deux cailles s'envolèrent bruyamment. Non loin de là, sur le versant auvergnat, se trouvait une jasserie encore déserte et couverte de chaume. La porte était restée entrouverte. J'entrai et découvris sur la table le *bulletin de l'Ance* de l'été précédent. Quelques ustensiles de cuisine et un ballon d'enfant avaient été abandonnés là. Les lits clos étaient encore pleins de foin.

Du nord au sud ces grands pâturages d'altitude des monts du Forez sont semés de jasseries près desquelles paissent les troupeaux. Jasseries de Colleigne, du Renat, de l'Oule, de Garnier, des Planches, de Gourgon du Grand Genévrier, de la Fayolle etc.

En mai toute la montagne commençait à être habitée. Les troupeaux montaient par des coursières et gagnaient les hautes prairies fleuries de jonquilles, de narcisses et de boutons d'or. Sur le marché, les Montbrisonnais achèteraient bientôt le beurre de mai. Tandis que je redescendais les ruisselets chantaient sous l'herbe et dans l'air pur je distinguais au loin, Pierre-sur-Haute, la pierre Bazanne et au loin vers le sud, les monts du Velay.

Un autre souvenir de juin 1930 me revient. Après une longue randonnée, j'arrivai un soir à Jeansagnières. Je dressai ma tente sous les arbres en lisière d'un pré en pente. La nuit tombait doucement, un orage roulait dans le lointain sur les plateaux puis disparut. Un ruisseau murmurait tout proche et les grillons chantaient sous l'herbe. La nuit était très claire et je m'endormis avec le bruit des rafales de vent dans les grands arbres. Vers quatre heures du matin, le chant du coucou me réveilla et le soleil rouge sortit de l'horizon. Je fis réchauffer mon café et roulai ma tente. A cinq heures il faisait déjà plein jour et ce fut à nouveau l'appel des chemins, sous les grands hêtres et parmi les champs de blé vert.

Quelques années plus tard, vers la fin du mois de septembre alors que les vignes commençaient à roussir dans la plaine forézienne et qu'un vent froid venait des montagnes, je quittai Montbrison vers six heures du matin. Il faisait encore nuit et les clous de mes souliers faisaient résonner les pavés pleins de pluie. Je pris la route nouvelle en suivant la vallée du Vizézy. Comme j'arrivais à hauteur des moulins l'aube commença à se lever. Le ciel était lourd de nuages sombres. Un écureuil traversa la route déserte puis disparut dans les arbres aux teintes déjà rouillées.

Je traversai Roche-en-Forez, m'y arrêtant pour revoir les vieilles pierres sculptées de l'église et acheter dans une modeste boutique un paquet de tabac gris. J'en bourrai ma pipe puis je pris la direction de la

forêt qui domine le village. Les cailloux sonnaient sous les clous de mes souliers et le fer de ma canne. Quittant alors les sentiers, j'escaladai des pentes raides, soufflant sous le poids du sac. Dans un pré perdu entre les sapins, je découvris une source jaillissant de l'herbe. Enfin j'atteignis la lisière de la forêt puis les grands pâturages.

La pluie tombait toujours et comme il était près de midi, je montai rapidement ma tente pour déjeuner sous cet abri. Tandis que je prenais mon repas froid, la pluie crépitait sur la toile et de grandes rafales de vent secouaient la forêt. Vers deux heures et demie, lorsque la pluie eut cessé, je repliai ma tente et me remis à marcher dans ces solitudes parmi les bruyères.

A l'horizon la pierre Basanne pointa au-dessus de la lande. Je passai à proximité de la roche Gourgon, puis vers cinq heures j'arrivai au bord du profond ravin du Lignon. Je pris la direction des jasseries des Planches où nous étions venus avec mon frère et mon ami Villate quelques années auparavant. Je reconnus la maison basse à la sortie des forêts de Chorsin. En cette fin de septembre, la jasserie était encore habitée. Une femme assez corpulente circulait autour de la maison. Je retrouvai près du ruisseau la petite cabane servant de cave pour mûrir les fourmes. Rien n'avait changé.

Je demandai à passer la nuit dans le foin et la paysanne accepta avec bonne humeur. *Entrez et réchauffez-vous* dit-elle. *Mon mari viendra plus tard avec les enfants. Il est descendu à Saint-Bonnet-le-Courreau.* J'enjambai le ruisseau qui passe au milieu de l'étable pour la nettoyer et je pénétrai dans la "bretagne", cuisine basse et obscure qui sert également de chambre à coucher. La paysanne et sa fille préparèrent la pâtée des bêtes dans un énorme chaudron de fonte. Dans un angle se trouvait un lit recouvert d'un gros édredon rouge. La table flanquée de bancs était en face de la fenêtre et un courant d'air froid passait par un carreau brisé.

*C'est une jasserie qui appartient à la commune de Sauvain et que nous avons louée* me dit la paysanne. Elle alluma la lampe à acétylène puis sortit avec sa fille pour traire les vaches. Ces jasseries sont toutes composées d'une cuisine avec sa cheminée et de lits-clos, ou lits placards garnis de foin sur lequel on pose des paillasses remplies de feuilles de hêtre. Au-dessus se trouve le fenil. L'étable est juste à côté de la cuisine.

Ce sont les femmes, les enfants et les hommes, déjà âgés, qui montent dans les jasseries de mai à octobre. Les femmes y confectionnent la fourme. Les hommes en pleine force restent au village pour les travaux pénibles de la fenaison et de la moisson. Ils remontent chaque fin de semaine avec le ravitaillement pour la famille.

Mais peu à peu, ces jasseries tombent en ruine. Bruyères et myrtilles envahissent les anciens pâturages sur lesquels, pendant des siècles, les petits troupeaux des vallées montaient passer l'été. L'estivage raisonné du mouton contribuerait peut-être à une amélioration du sol et de la flore, permettant alors une résurrection de cette vieille économie pastorale.

J'allai un moment sur le pas de la porte, la nuit était tombée et la pleine lune se levait à l'orient. Dans la forêt, assez loin, j'entendis grincer un char qui montait lentement. Le paysan arrivait. Son char apparut dans le clair de lune au bas de la pente herbeuse. Un petit garçon s'en détacha et courut vers sa mère. L'homme arriva peu après, entouré de ses chiens. Il avait un visage effilé, sympathique, le nez busqué et le crâne presque chauve sous sa casquette.

Nous entrâmes dans la cuisine obscure puis il se mit à me parler de la montagne, du regain, de la neige et du vent. Cette conversation était pour moi un bain de nature, plus encore que les longues marches sur les plateaux et sous le ciel.

Il m'expliquait que, par ici, les toits sont bas à cause de la "Sibère", la tempête, qui les arracherait l'hiver.

Au printemps lorsqu'ils arrivent ils apportent d'abord un plein char de foin pour les bêtes, puis ils mettent toute une journée à déménager de la vallée jusqu'à la jasserie. Ils apportent tout sur leurs chariots. *On ne peut rien laisser ici en hiver à cause de l'humidité qui abîme tout.* Ils m'expliquaient aussi que les bêtes

comprennent les saisons : *Au printemps les vaches savent qu'il faut monter ici, elles viennent seules, avant nous, reconnaissent la jasserie et s'y arrêtent.*

*En automne elles savent qu'il faut redescendre et si on ne partait pas le moment venu, elles redescendraient toutes seules.* Ainsi, dès les premières fraîcheurs, elles entraînaient leurs bergers à quitter les pâturages avant l'arrivée des neiges. Il demeure chez ces bêtes comme un instinct ancestral des anciennes migrations du temps où leur existence n'était pas encore dirigée par l'homme.

Les chiens suivent, veillant sur leur troupeau. Intelligents, ils connaissent toutes les vaches, les gestes du berger et leur patois. Nous parlions aussi des arbres : *C'est un métier difficile, il faut savoir faire glisser les arbres abattus sans casser les pattes des bêtes qui doivent les traîner avec des chaînes. C'est long à apprendre. Mon fils m'aide bien mais il va avoir vingt ans et il va partir au régiment.*

J'aimai retrouver l'un après l'autre tous les thèmes de la montagne et recueillir une fois encore auprès de ces paysans les traditions héritées de tant de générations. Nous mangions tous ensemble, les parents, les enfants et moi le voyageur, un morceau de mouton, des haricots verts et de la fourme. Je sentais en moi comme une sorte de résurrection d'impressions très lointaines, celles d'un ancêtre montagnard qui jadis avait dû vivre cette vie de jasserie à la lisière des grands bois.

Puis la paysanne me donna un vieux manteau noir : *Il nous sert quand on va garder les bêtes.* dit-elle. Je m'enveloppai dans ce manteau des pâtres de la montagne, je sortis dans le clair de lune et gravis l'échelle de la grange. Je me creusai un trou dans le foin et m'endormis là à douze cents mètres d'altitude au-dessus des forêts. Vers six heures je m'éveillai et redescendis l'échelle, puis je m'avançai dans l'herbe des pâturages. La pleine lune se couchait maintenant à l'ouest au-dessus d'un paysage de steppes et le brouillard montait par les ravins du nord. Un ruisseau coulait à travers le pré, j'y puisai de l'eau glacée avec le creux de la main et me lavai le visage. Un peu plus bas dans la vallée de Chorsin se trouvent d'impressionnants amas de rochers, blocs erratiques vestiges de très vieilles moraines. J'imaginai alors ces grandes glaciations quaternaires : une vaste calotte glaciaire recouvrait ces plateaux et des langues de glace descendaient dans ces ravins que la forêt recouvre maintenant. Les géologues estiment que les glaciers des hautes vallées de Chorsin et de la Morte atteignaient entre trente et cent mètres d'épaisseur. Quant aux pollens contenus dans les tourbières ils ont permis aux spécialistes de dater la disparition définitive de ces glaciers à seulement un peu plus de dix mille ans. Ils charrièrent ces énormes masses de rochers que l'on retrouve à travers la lande et la forêt.

J'entrai dans la petite cabane qui sert de cave à mûrir les fourmes. Elle était inutilisée. Puis je remontai vers la jasserie. La porte s'ouvrit avec un grincement et le montagnard apparut. Je lui serrai la main et entrai. Sa femme allumait le feu et préparait le café. Les enfants dormaient encore, elle les appela leur parlant patois. Je regardai une dernière fois ce cadre rustique, le grand chaudron, le sac de farine et la grande table dans la pièce obscure ; puis je remerciai mes hôtes. L'homme m'accompagna un moment jusqu'à la lisière de la forêt pour m'indiquer le bon sentier à prendre. Je plongeai alors dans la haute vallée humide de Chorsin. Les orages d'automne avaient inondé les sentiers qui étaient emplis de flaques de boue. J'enfonçai par endroits jusqu'à la cheville dans un tapis de mousses. Genêts et branches basses déversaient à mon passage des gerbes d'eau. Je suivis un vieux sentier, envahi par la végétation, le long du torrent de *Pierre brune*. Enfin, j'atteignis la Font-Fort perdue dans son cadre de sapins magnifiques près d'un petit pont de pierre. Cette source d'eau minérale ferrugineuse sourd d'un rocher roux au milieu de la rivière. Je descendis le long du rocher et je puisai et bus à nouveau de l'eau de cette source que j'avais découverte pour la première fois à l'âge de douze ans. Un peu plus bas on devine les bulles d'une deuxième source immergée. Quelle énergie naissait de cette Font-Fort ? Les montagnards de la jasserie des Planches m'avaient raconté qu'un vieillard de quatre-vingts ans était venu y boire avant de mourir, comme pour y chercher un dernier remède.

Des maisons démolies, une pierre abandonnée sur l'herbe et portant la date de 1830, indiquaient que cet endroit désert fut autrefois habité.

Je poursuivis mon chemin le long du torrent. J'aperçus sur ma droite les gros blocs des anciennes moraines glaciaires sur lesquelles on retrouve les stries caractéristiques et que les paysans appellent par ici *le char du diable* en souvenir d'une vieille légende. En arrivant au pont de la Pierre je pris la route de Sauvain où je retrouvai la vieille auberge-boulangerie où nous étions arrivés un soir de randonnée avec mes deux

compagnons tandis que la vallée de Chorsin s'estompait dans le soir, mystérieuse et sombre. Je me souviens que pendant la nuit nous sentions monter dans notre chambre l'odeur du pain chaud.

Je pris la coursière qui mène à Saint-Georges-en-Couzan cueillant au passage des mûres et des noix tombées et admirant l'or des forêts de hêtres. A un tournant le village de Saint-Georges apparut. De là je rejoignis Couzan, puis Sail où je pris le train pour Montbrison.

\*

\* \*

Un autre souvenir me revient, celui des chars remplis de foin que l'on voyait passer sur les routes les soirs d'été. La fenaison demandait alors de longs et durs efforts sous le soleil brûlant. Certains champs de nos montagnes étaient inaccessibles aux machines et la fenaison n'était possible alors que grâce au maniement pénible de la faux, du râteau de bois et de la fourche. Lorsque le char était bien garni, les vaches le tiraient sur des chemins âpres. Ces bêtes étaient parfois louées quelques jours seulement et il n'y avait pas de temps à perdre surtout si l'orage était à craindre. Si les hommes s'y prenaient mal sur les pentes et les chemins pierreux, le char versait. Il fallait alors replacer toute l'herbe sous le grand soleil. Le soir, tandis que l'odeur des foin embaumait les routes, les faneurs rentraient, brisés de fatigue et le visage brûlé de soleil mais fiers de leurs efforts.

Sur les plateaux, les orages surviennent avec violence. Mon père racontait que la foudre, tombant sur une jasserie, avait tué tout le troupeau, épargnant heureusement le berger. Là-haut, les vents se battent et balayent parfois la montagne avec fureur. A l'automne *aoura neire* - le vent noir -, qui vient du sud-ouest, chargé de nuages sombres, amène la pluie et annonce les neiges prochaines.

Le *vent-blanc* vient du nord-est. On dit qu'il est *le cheval du vent du Midi* car il le précède.

Dans le haut Forez, on appelle *sibère* la tempête de neige. Le plus mauvais vent de la montagne c'est *la traverse* appelée aussi *auvergnasse* car elle vient du nord-ouest et amène la neige. La bise, qui vient du nord, dégage le ciel et amène le beau temps l'été.



**La jasserie**

(carte postale ancienne, collection Pierre-Michel Therrat)

## Randonnées d'hiver

Les hivers sont rudes et le vent violent sur les plateaux ; les chutes de neige se produisent parfois jusqu'en juin pour recommencer fin septembre, mais la montagne forézienne est une terre de randonnée en toutes saisons.

Nous allions essayer nos skis dans ces solitudes enneigées et il me revient un souvenir d'une sauvagerie grandiose : un jour de février 1932 nous avons gagné en auto le col du Béal avec l'intention d'explorer le massif de Pierre-sur-Haute. Nos skis de frêne n'avaient alors pas de carres et les fermetures, simples courroies de cuir, étaient sommaires. Nous croisions des traces de lièvres et de renards. Le temps était très clair et le soleil nous cuisait le visage.

Nous venions d'atteindre le sommet de Pierre-sur-Haute lorsque soudain le vent se leva et l'horizon se chargea de nuages sombres. La tourmente, ou *Sibère*, maîtresse de ces grandes étendues solitaires, arrivait. Elle nous surprit dans la descente et en quelques instants nous fûmes enveloppés dans un vent de tempête sans aucune visibilité. Nous avançons dans un brouillard intense par un froid extrêmement vif. Nous avons erré longtemps dans les rafales de neige. Nous tournions en rond et la neige se plaquait sur nos visages. Le vent hurlait sans cesse et à deux mètres de nous, nous ne nous entendions pas parler. Par chance il y eût une courte éclaircie de quelques secondes, cela nous permit de reconnaître des rochers et de nous orienter. Nous pûmes rejoindre la piste et regagner le col du Béal. Il est prudent l'hiver de ne pas s'attarder sur ces hauteurs pour éviter d'être pris par une nuit mortelle.



**Randonnée du col du Béal**  
(26 février 1932)

Quelques temps plus tard, par un après-midi d'hiver, je partis seul en car pour Chalmazel. De là je m'engageai sur la route du col du Béal. Mes skis glissaient mal sur la neige molle. A la Couarde on m'offrit l'hospitalité et je partageai le souper frugal des paysans. Après une nuit, passée dans le foin, et un bon café, je repartis à quatre heures du matin sous le clair de lune. La neige avait gelé pendant la nuit et mes skis glissaient mieux. Alors que je sortais de la forêt blanche, une aube lugubre et fuligineuse se leva. La tourmente arriva d'un coup sur ce paysage désolé. J'atteignis le col du Béal sous des rafales de neige. Mon vin était gelé dans le bidon. Je m'abritai derrière un talus pour manger quelques figues sèches. Il m'était impossible d'aller plus haut, alors je redescendis sous un vent glacé jusqu'à Chalmazel où je pus me réconforter avec une omelette, de la fourme et un café au marc.

En 1933, au cours du dernier hiver qui a précédé mon départ vers l'Extrême-Orient, nous sommes partis mon frère et moi, en randonnée vers les Pradeaux, à la frontière de l'Auvergne et du Forez.

Après une longue marche à ski, sous les sapins couverts de neige, nous venions d'atteindre les

jasseries de la Morte, à 1 300 mètres d'altitude, près du rocher de Pierre dure. Ces jasseries auvergnates ont des toits plus pointus que celles du versant forézien. Nous nous étions abrités contre le mur exposé au sud et mangions quelques provisions lorsque soudain la bise grandit et amena des masses de nuages sombres. Nous sommes repartis en hâte vers le village mais, là encore, la tourmente nous prit dans la descente. La neige fumait, nous pouvions à peine respirer et en arrivant au café j'avais une oreille gelée et insensible. On me la frictionna énergiquement avec de la neige pour rétablir la circulation.

Une dernière fois encore, par un matin d'hiver de février 1933, nous voilà partis en direction de Lérigneux par les coursières. Nous marchions sous un ciel clair par des ravins et des prés glacés. Après avoir mangé un peu dans l'auberge-boulangerie du bourg, où s'entassait sur une table de gros pains de seigle, nous gagnâmes la forêt proche et la montagne laissant derrière nous les dernières fermes de Dovézy. Nous marchions entre les bois de pins sur la neige gelée, puis nous atteignîmes la zone des prairies et les champs de bruyères. Nous apercevions au loin la petite Basanne, pointement basaltique, qui se dressait, nue et aiguisée, sur les champs de neige. Nous avions l'impression d'être dans un paysage de steppes des époques glaciaires extrêmement primitif. Nous fîmes halte sous un vent très froid, près de cette roche à mille trois cent mètres d'altitude. Elle est formée de belles colonnes prismatiques.

Nous nous sommes alors restaurés avec quelques provisions puis, sans nous attarder nous avons repris le chemin du retour traversant des landes blanches et des marécages gelés où par endroits la glace se brisait sous nos pas. Enfin, par une belle forêt de sapins chargés de neige, nous avons atteint Roche-en-Forez où un vin chaud servi dans une auberge nous réconforta. Notre longue randonnée s'acheva sous un ciel plus doux sur la route Nouvelle, dans la sauvage vallée du Vizézy. Cette belle vallée est pour nous si pleine de souvenirs ! Certains détails nous y enchantaient encore : le vieux château d'Essertines dont il ne reste que quelques murs, une dalle armoriée au mur d'une ferme, une chapelle où l'on dit encore quelques messes pour faire tomber la pluie, cette ferme où nous apercevions un vieil homme ratissant un bout de jardin avec un calot de soldat sur la tête, et enfin la roche Courpière, au-dessus de la Guillanche, que nous aimions tant escalader et où, d'en bas, nous regardait un vieux berger à la barbe blanche et aux yeux pâles. Et tandis que nous approchions de Montbrison, l'étoile du berger scintilla dans le crépuscule d'hiver !



**La jasserie de Garnier**

## Vieilles histoires : légendes et peurs d'autrefois

... Que disait le vent à cet homme étrange ? Que disait cet homme au vent certains soirs ? Quand les nuits d'hiver il remplit les granges et qu'il hurle au creux des durs chemins noirs...

André Fraisse, 1930.

Il me revient un souvenir irréel et surprenant alors que tous trois, jeunes randonneurs d'une semaine, venions de rencontrer un berger simple d'esprit non loin de la croix du Béal. Tandis que nous tentions de lui parler et qu'il riait à nos paroles, notre attention fut brusquement attirée par un bruit de grelots à côté de nous. C'était une ronde magique et ininterrompue de touffes d'herbes sèches qui se heurtaient en une valse rapide. Un minuscule tourbillon de vent venait de naître là, à côté de nous. Il se déplaça en grandissant, entraînant d'autres herbes dans une ronde de plus en plus rapide, puis s'éloigna à travers la steppe et le bruit de grelots décrut peu à peu. Une âme primitive aurait sans doute interprété cela comme la manifestation mystérieuse d'un esprit du lieu.

C'est alors que je songeai à toutes ces légendes entendues, à ces croyances tenaces, que des générations s'étaient transmises aux veillées les soirs d'hiver.

Ces croyances étaient anciennes et certaines bien antérieures au christianisme. Les paysans d'autrefois sentaient à certaines heures, autour d'eux, un monde redoutable et ce souvenir ne s'est pas effacé car la peur est un sentiment qui laisse une marque profonde. Ils ne croyaient pas toujours aux explications naturelles et éprouvaient encore la hantise des forces invisibles et des êtres mystérieux.

A l'abri dans leurs maisons basses, ils se racontaient de vieilles légendes, certaines teintées de couleurs sombres évoquant un passé sauvage : ainsi ces *loups-garous* que l'on voyait courir par les nuits de neige ou la *chasse royale* que l'on entendait passer les soirs d'orage ou par les nuits sans lune, comme un bruit de tonnerre. Pendant les étés secs on craignait d'entendre, au crépuscule, les bêlements plaintifs de la "chèvre martine" ou le grand cri sauvage du chat-huant. Il ne faisait pas bon non plus s'attarder dans les chemins le soir après le coucher du soleil.

De vieilles légendes me furent racontées à Apinac, village de nos ancêtres Mosnier et Cheyssac. On y parlait des lutchis - lutins - plutôt taquins, qui défaisaient les lits le jour et, pendant la nuit, comptaient et recomptaient les noix de la dernière récolte sans pouvoir prononcer le chiffre quatre car il est composé d'une croix. Ils embrouillaient les fuseaux des dentellières ou bien traînaient les chenets dans la cuisine. Mais au matin on ne trouvait plus de trace de tout ce vacarme.

On parlait aussi de ce feu qui errait de pièce en pièce sans s'éteindre et de ce lutchi qui pesait sur les dormeurs la nuit gênant leur respiration.

On craignait beaucoup l'homme blanc de Combassy qui sautait la nuit à la bride des chevaux pour les effrayer, ou celui de Leschamps qui surgissait au lever du jour quand sonnait la première messe.

Beaucoup plus redouté était le drâ - diable en patois. Il cordait les crins des chevaux, rendait les moutons tout bossus etc. seuls le signe de la croix, l'eau bénite et la sonnerie de l'angélus le mettent en fuite.

Dans la montagne de Courreau, la légende du *char du diable* est bien connue. Lorsque l'on suit le sentier de la haute vallée de Chorsin, on côtoie les gros blocs erratiques des anciennes moraines glaciaires. Le diable, dit-on, voulait jadis ensevelir Sauvain et Courreau sous les pierres. Il les transporta avec un énorme char, mais celui-ci versa non loin de la Font-Fort, la source d'eau ferrugineuse de la rivière, et le diable ne put accomplir son maléfique dessein.

A Apinac on racontait aussi qu'une fois, chez le Jean-Marie, on avait eu peur. C'était un soir d'hiver, la Maria filait sa laine et Jeanne sa fille tricotait à côté d'elle. Dans la pièce basse les fromages séchaient sur une

planche et les saucissons pendaient aux poutres. Il y avait trois lits, deux lits de noyer très hauts et un lit-clos que l'on pouvait fermer comme une armoire avec deux battants de porte. Soudain la Maria arrêta son rouet et regarda la cheminée. *C'est le vent !* dit Jeanne. Le rouet ronfla encore tandis que la laine se dévidait sous la lumière de la lampe à huile. Les bûches de pin flambaient. Une ronde d'étincelles vint alors tourner sur les flammes... *C'est le vent !* répétait la Jeanne. Soudain la cheminée gémit et Maria repoussa son rouet. *C'est le drâ ! On dit qu'il rôde près des Ores et voilà qu'il est venu ici.* Alors Maria regarda au mur le Christ en croix et la Vierge de porcelaine abritée sous un globe de verre et se signa.

Au même moment le Jean-Marie entra. Il s'approcha du feu, s'assit sur l'escabeau de cerisier et posa ses pieds tout contre la braise. *C'est le vent de la neige !* dit-il. La nuit devint plus noire et bientôt tous trois se mirent au lit. Vers minuit le vent cessa et soudain les chiens se mirent à aboyer. La Maria se redressa : *J'entends parler,* dit-elle, *on marche dehors* dit Jeanne. Le Jean-Marie s'habilla et la Jeanne prit la lanterne. Ils entrouvrirent la porte. La première neige était tombée et Jeanne vit tout de suite des pas dans cette neige. Quelqu'un en sabots, était passé. *Pour courir dans la nuit...* dit la Jeanne sans achever. *Il a de grands pieds !* remarqua Jean-Marie. *C'est le drâ !* reprit la Maria. *C'est peut-être bien celui qui est aux Ores puisqu'ils en parlent tant,* dit Jeanne. *Le drâ court partout !* répondit la Maria. *Je saurai bien, demain je suivrai les traces,* dit le Jean-Marie et ils retournèrent se coucher. Mais le lendemain une couche de neige avait tout recouvert et les traces avaient disparu. Alors le Jean-Marie ajouta : *C'était peut-être un braconnier... ou bien un de ces bohémiens qui traversent l'Auvergne...* Les mendiants d'autrefois n'avaient pas bonne réputation. On les traitait de jeteurs de sort ou sorciers : *Ils donnent des malédictions et font crever les bêtes !* On disait de l'un d'eux qu'il avait *donné tellement de poux à une femme qu'elle ne pouvait plus s'en débarrasser !...* Pour conjurer les maléfices de ces jeteurs de sort, il fallait faire cuire du sel ou des clous dans un pot de terre neuf jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'eau. On disait aussi que la sonnerie de l'angélus les empêchait de jeter des sorts.

Cette crainte des vagabonds et des rôdeurs de nuit est ancienne et les routes alors n'étaient pas sûres. Certains souvenirs que l'on nous racontait aux veillées datent de 1880.

Il y avait aussi ces inévitables histoires de loups, car au début du vingtième siècle les loups erraient encore dans les grands bois pendant les rudes hivers.

Ma grand-mère Marie-Philomène Mosnier, me raconta un souvenir de 1870. Elle était alors une fillette de douze ans et, un soir d'hiver, elle filait la laine près du foyer chez des parents à Serres au-dessus d'Apinac. La neige tombait, la bise sifflait et il faisait très froid. Soudain à travers les fenêtres très basses et sans barreaux, ils virent avec terreur les museaux pointus de plusieurs loups embuer les vitres. Il n'y avait point de fusil dans la maison. Heureusement les lueurs du feu durent les inquiéter car ils disparurent.

Quant au brave abbé Guinant d'Apinac, qui aimait beaucoup les bêtes et avait recueilli perdrix, lapins, cailles etc., un paysan lui apporta un jour une nichée de trois jolis louveteaux. L'abbé s'attendrit, en garda un qu'il éleva et qui s'attacha à lui. Mais devenu gros ce loup lui menait une vie impossible. A contrecœur il dut le donner à l'un de ces sorciers *meneurs de loups*, qui parcouraient alors les campagnes.

Ces peurs, ces croyances d'autrefois étaient aussi vives et enracinées que la foi chrétienne.

Aux grandes vacances nous arrivions à Apinac avant nos parents et descendions le soir à la gare d'Estivareilles. Une voiture, traînée par un cheval, nous conduisait à travers des bois pleins de nuit jusqu'au village obscur car, en 1930, on ignorait encore l'électricité dans ces coins perdus. Avant d'atteindre la maison de nos grands-parents nous passions tout près des fermes où nous entendions réciter les prières du soir en famille. Bien des fois au cours de nos randonnées en Forez et haut Forez, nous avons remarqué, gravés sur la pierre des maisons, des châteaux, des chapelles, ces invocations et signes de protection destinés à écarter le malheur : à Apinac, sur le linteau d'une porte, est gravé un calvaire, trois croix au-dessus de la date 1800.

La statue protectrice de la Madone trouvait également sa place dans de petites niches ornant les façades des habitations ou dans de petits oratoires à la croisée des chemins.

A Saint-Georges-en-Couzan, où nous avons passé une partie de notre enfance, je me souviens de cette pierre armoriée dans le mur d'une maison : deux lions de pierre soutenaient un écusson du seizième siècle portant cette devise implorante chargée des peurs d'autrefois : *Sicut liberasti Daniele.* Dans ce pays

étrange de Couzan avec ses grands bois, ses ravins, ses ruines féodales, j'ai toujours senti une atmosphère lourde de secrets. Le Moyen Age y a laissé une empreinte précise et les ruines, dressées parmi les rocs, furent les témoins d'heures sombres. Au pied de ce château de Couzan, nous venions rêver, enfants, devant la *grotte des fées*. Nous aimions aussi retrouver, non loin de là, une petite mare mystérieuse au milieu d'un bois de pins. Elle s'appelait curieusement *le sabot de la Doigt*. Les sangliers venaient y boire la nuit et de ce cadre émanait une impression magique.

Dans ce pays sauvage la vie animale abondait, blaireaux, fouines, perdrix rouges. Mais la chasse au sanglier est extrêmement dure dans les ravins car les fonds sont broussailleux et on s'empêtre dans les ronces. Vers 1920 on nous avait parlé d'un renard noir qui vivait là-haut. Il fit courir tous les chasseurs du pays qui voulaient sa fourrure. L'un d'eux finit par le tuer. C'était une bête rare et magnifique. Autrefois mon père eut l'occasion d'y apercevoir des espèces rares de migrateurs comme les jaseurs de Bohême, ou jaseurs boréals. On prétendait que leur passage, rare et très irrégulier, était toujours un présage de malheur : leur passage fut signalé juste avant la guerre de 1914-1918.

Pour se protéger du mal on avait recours aux prières, aux processions, aux bénédictions et aussi à la sonnerie des cloches.

Je me souviens d'une procession de la fête des Rogations. Les paysans s'étaient rassemblés près d'une croix de carrefour de chemins et le curé bénissait les champs.

Pour se protéger des orages on brûlait du buis béni dans les maisons. On prétendait que le frêne les protégeait de la foudre, c'est pourquoi on en plantait toujours dans les villages.

En 1930 cette vieille croyance que les cloches, sonnantes à toute volée, écartaient les orages, n'était pas morte. Un après-midi de randonnée, alors qu'un orage s'annonçait dans le ciel plombé de nos monts du Forez, nous entendîmes jaillir de la minuscule chapelle de Courreau, le tintement d'une cloche qu'une vieille femme en bonnet blanc tuyauté, secouait avec force. Ce tintement incessant dans la campagne alourdie était émouvant. Il était l'élan de foi des montagnards et invitait les fidèles à la prière. Il disait le recours des hommes à Dieu contre les forces mauvaises qui saccagent les récoltes et tuent parfois bergers et bûcherons. *Forez crie Espérance !* cette antique devise du pays semble être l'écho du message protecteur que lancent à toute volée les cloches de la collégiale de Montbrison. Le clocher de cette collégiale Notre-Dame d'Espérance fut en effet gratifié de deux cloches au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

L'une s'appelle "Forez" et porte l'inscription suivante: *Je loue le Dieu vrai, j'appelle le peuple, rassemble les clercs, je pleure les morts, mets en fuite la peste et embellis les fêtes*, l'autre s'appelle *Sauve-terre* et porte une inscription latine signifiant : *Ma voix éclate, invitant la population forézienne aux louanges du Christ, de Marie et de tous les Saints. Ma voix est faite pour la louange et les regrets, glas pour les morts, louange pour les défunts au cœur pieux, allégresse pour les cérémonies joyeuses.*

Quant à la cloche de l'église Saint-Pierre elle est de vingt ans plus ancienne que les cloches de la collégiale. Elle s'appelle "Marie". Elle est en effet dédiée à la Vierge Marie et porte l'inscription suivante : *Marie, victorieuse, règne commande et nous protège de tout mal. Je m'appelle Marie*

## **Noël lointain**

*Tandis que vous viviez en la forêt de rouvres,  
Annette d'autrefois aux légers cheveux d'or,  
A l'orée des grands bois que la brume recouvre,  
Sur notre vieux pays soufflait le vent du Nord.*

*Par un Noël glacé, sans neige, plein de vent  
Fille de paysans, aux robes de futaine,  
Vous aimiez voir la brume s'étendre sur la plaine  
Une brume très fine, léger voile d'argent.*

*Et devant ce pays qu'un manteau bleu recouvre,  
Ce doux pays français, vous songiez près d'un houx :  
"D'autre cultiveront nos champs bien après nous,  
Couperont nos fagots dans la forêt de rouvres.*

*Ils fêteront Noël dans cette belle église,  
Église qu'ont bâtie de fervents pèlerins.  
Église de mon pays où chante, les matins,  
Mon père, bûcheron endurci par la bise."*

*En ce Noël lointain qui revit en mon âme,  
Vous étiez là un soir, fille de paysans,  
Et le chêne au foyer faisait de longues flammes,  
Fille de bûcheron, riche de dix-huit ans !*

*Annette vous viviez en ce lieu où nous sommes  
Sous votre toit de chaume, à l'orée des grands bois,  
Près de l'humble verger où l'on cueillait les pommes,  
Annette aux cheveux d'or et à la douce voix.*

Poème d'André Fraise -1948

---

## *Les Cahiers de Village de Forez*

**n° 56, décembre 2008**

**Siège social** : Centre Social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison

**Directeur de la publication** : Joseph Barou.

**Rédaction** : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

**Comité de rédaction** : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Thierry Jacob, Joël Jallon, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

**Dépôt légal** : 4<sup>e</sup> trimestre 2008

**ISSN** : 0241-6786

**Impression** : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.